

Balade au cœur du Marais insolite

Place de la République



La statue de la **République**, œuvre de **Léopold Morice** en bronze, haute de 9.50, repose sur un piédestal des 15.50 mètres a été installée de 1880 à 1883. Les trois grandes statues de pierre du piédestal représentent la **Liberté**, l'**Egalité** et la **Fraternité**.



Serment du Jeu de paume 20 juin 1789



Prise de la Bastille 14 juillet 1789



Abolition du régime féodal et des privilèges, nuit du 4 août 1789

Le piédestal de pierre est entouré de **douze bas-reliefs** en bronze qui représentent les événements majeurs à l'origine de la naissance de la République, entre 1789 et 1880. Un **lion** de bronze vert, de 3 mètres de hauteur, est couché au pied du monument.

Initialement se trouvait en son centre la **fontaine aux Lions de Nubie**



qui devenue trop petite lors de l'élargissement de la place a été installée devant la **Grand Halle de la Villette**.

Elle a alors été remplacée par la fontaine aux lions conçue par **Gabriel Davioud** en 1875,



qui a été elle-même transférée actuellement **place Félix Eboué** suite à l'installation en 1880 de l'actuelle statue de la République.

Carreau du Temple

Au début du XII^e siècle, les chevaliers de l'Ordre du Temple de Jérusalem reçoivent en donation du roi les terres qui constituent l'enclos du Temple. Entourés d'une enceinte de 8 mètres de haut, renforcée au XIII^e siècle par un donjon, la grosse tour, l'enclos est le lieu central de l'ordre en occident. Repliés de Terre Sainte à la suite de l'échec des croisades et devenus riches, ils furent arrêtés par Philippe le Bel et l'ordre fut dissous en 1312.

Le Temple conserva son nom devint propriété de l'ordre de l'Hôpital (plus tard Ordre de Malte) et devint la maison du grand prieuré de France. L'enclos, couvrait un espace d'environ 6 hectares, aujourd'hui compris entre les rues du Temple, de Bretagne, de Picardie et Béranger. Ordre souverain dépendant du pape, il jouissait de certains privilèges qui l'exemptaient de taxes. De plus, le lieu, droit d'asile reconnu, devint un refuge. Au XVII^e siècle, de nombreux hôtels s'élevaient au sein de l'enclos, recherchés par l'aristocratie et la bourgeoisie. Artistes et beaux-esprits y logeaient. En 1786, l'enclos comptait environ 4000 habitants.



La tour du Temple des templiers

Au XVIII^e siècle, la Révolution se saisit de l'enclos. La famille royale fut enfermée dans le donjon en août 1792 jusqu'à son exécution. L'église fut rasée. La Tour du Temple fut ensuite démolie par Napoléon.

La Ville de Paris fait construire un marché couvert entre la rue du Temple et la Rotonde. Ce marché édifié entièrement en charpente de bois, œuvre de l'architecte Jacques Molinos, rencontrera un grand succès.

Le marché est alors constitué de quatre carrés ayant chacun sa spécialité :

- Carré du Palais-Royal : tapis, soieries, rubans, gants, plumes et articles à la mode
- Carré de Flore : linge de maison
- Carré du Pou-volant : ferraille et friperies
- Carré de la Forêt-Noire : cuir

Entre ces 4 halles et la Rotonde se trouvait un « carreau », terre-plein où fonctionnait une bourse du vêtement d'occasion, qui durera jusqu'à l'après-guerre.

La ville dans le cadre de la rénovation urbaine voulue par Napoléon III et le préfet Haussmann, décide de le remplacer par une structure métallique, plus sûre face aux fréquents incendies, et lance un concours d'architecture qui sera remporté par l'architecte Jules de Mérimod en 1860. Sa façade monumentale s'ouvre sur la rue du Temple. Le marché avec ses pavillons de métal, de verre et de briques, peut accueillir plus de 2000 places pour les vendeurs.

Marché des enfants rouges

Au moment de son **ouverture en 1615**, le marché des Enfants rouges ne portait pas encore ce nom. Comme il se trouvait au coeur de l'ancien quartier du Temple, il était simplement connu comme le « marché du Marais du Temple » et souvent surnommé par ses habitants le « **petit marché du Marais** ».

Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que ce joli marché du 3e arrondissement a commencé à se faire connaître sous sa dénomination actuelle, **en référence à un ancien orphelinat et hôpital**, l'Hospice des Enfants-rouges. L'institution, voisine du marché pendant deux siècles, a accueilli des milliers d'enfants entre 1535 et 1772. Ces enfants (pour la plupart orphelins, mais pas que) avaient la particularité d'être nés en dehors de Paris et vêtus d'un uniforme et d'une cape rouge, couleur de la charité chrétienne pendant des siècles. D'où le nom donné à l'institution ! À sa fermeture, une partie des locaux a été transformée en caserne de pompiers, puis détruite quelques décennies plus tard. Aujourd'hui, il ne reste de cet hôpital que le nom du **plus vieux marché alimentaire de la capitale** et d'un quartier de Paris ainsi que des vestiges au 90 rue des Archives



90 rue des archives chapelle de l'hospice des Enfants rouges

L'étonnante horloge du Marais, 6 rue Beautreillis



Ce n'est pas la plus vieille horloge de Paris mais c'est sûrement l'une des plus surprenantes : il faut déjà réussir à la retrouver car elle est bien cachée au coeur du Marais ! Rendez-vous rue Beautreillis, pour tenter de la repérer...

Face au n°6 de cette jolie voie du 4ème arrondissement, les passants sont souvent interloqués. Un impressionnant portail a l'air d'avoir une belle histoire à nous dévoiler mais il est malheureusement laissé à l'abandon et tombe en ruines... C'est en effet l'un des derniers vestiges de l'Hôtel Raoul, qui avait été construit en 1604 et démoli dans les années 1960. Mais ce n'est pas le seul rescapé : l'horloge que l'on aperçoit derrière, sur l'immeuble moderne qui a été construit à cet emplacement, provient aussi de l'ancien hôtel.

En bois et en fer, elle est appelée l'horloge "aux Dauphins", probablement en référence aux deux animaux marins qui sont sculptés autour du cadran. Elle aurait été réalisée entre 1850 et 1880 par la maison Perret, dont on déchiffre le nom sous l'aiguille, en revanche elle ne donne plus l'heure depuis belle lurette ! Il reste enfin un ultime souvenir de l'Hôtel Raoul conservé dans le hall de l'immeuble derrière : une statue en terre cuite de 1837 nommée *L'Allégorie de la Source* et réalisée par Jean François Etienne Gossin, mais seulement visible par les résidents...

L'ancien *Hôtel de Jean-Louis Raoul* qui occupait l'emplacement du 6 rue Beautreillis. Il doit son nom au fabricant de limes qui l'occupa dans la première moitié du XIXe siècle et qui marqua ainsi sa propriété sur le fronton du porche. L'ancienne demeure, bâtie sur une construction plus ancienne au début du XVIIe siècle, a été remplacée au début des années 1960 par un immeuble moderne, fonctionnel et sans attrait, comme on en fit beaucoup à cette époque.



L'ancien hôtel



L'emplacement de l'horloge dans l'hôtel

Jardin, 10 rue des rosiers

Un véritable écrin de verdure, comme un discret espace de calme coincé dans un quartier animé, accessible à tous. Pour trouver ce petit paradis vert, rendez-vous au n°10 de la rue des Rosiers. Là, vous vous trouverez nez à nez avec une allée qui vous emmène directement dans ce jardin. Un endroit où il est possible d'admirer des vestiges de l'enceinte Philippe Auguste qui entourait autrefois Paris, ainsi que plusieurs jardins avec leur propre ambiance. Par une belle journée d'été, il s'agit d'un endroit parfait pour venir se prélasser sous des arbres bien feuillus, tandis que les enfants peuvent profiter d'une aire de jeux.



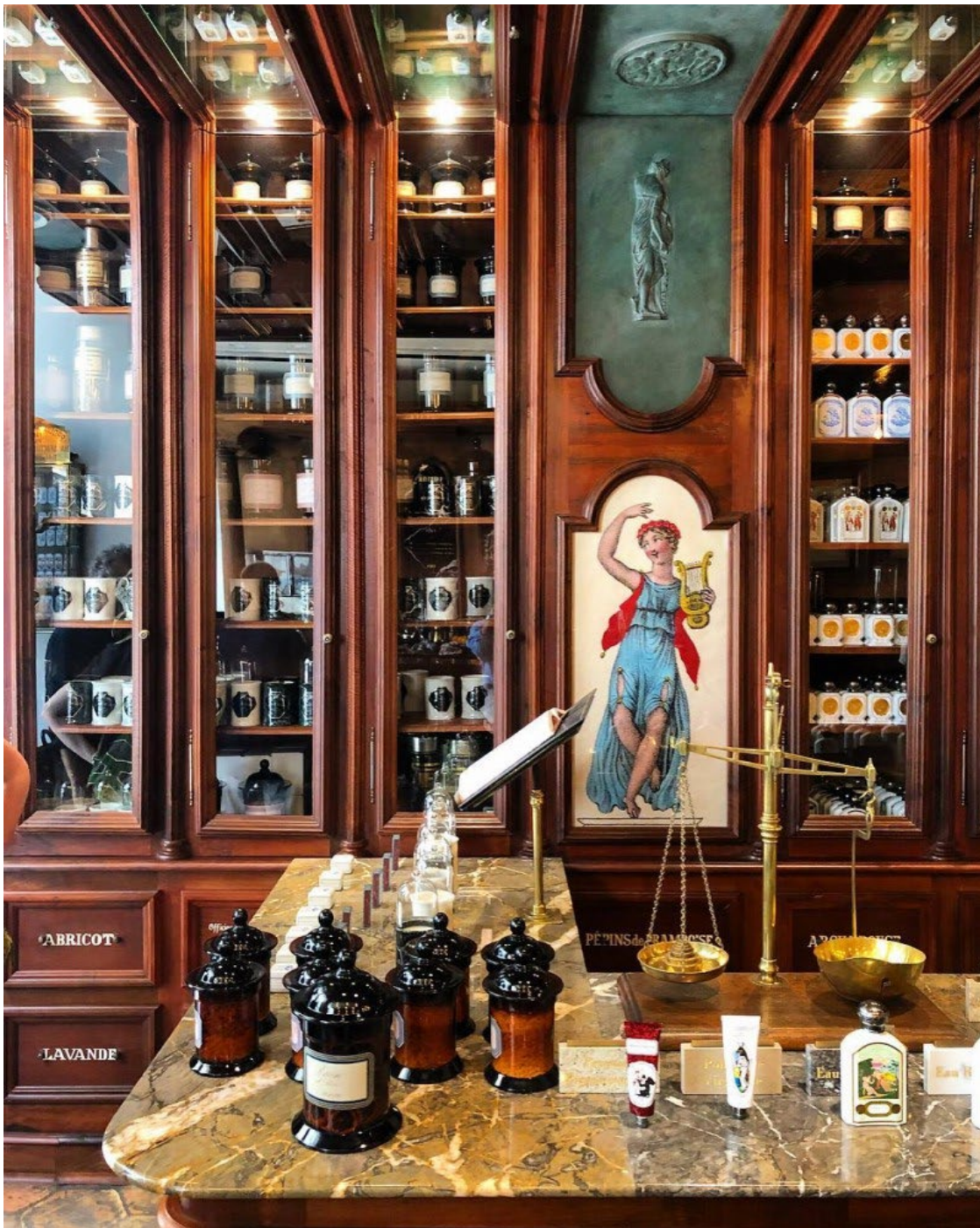
L'officine universelle Buly, 45 rue Saintonge.

En 1803, ce lieu tenu par Jean-Vincent Bully était connu pour ses parfums et ses vinaigres de toilette. Il y a quelques années, cette boutique a repris du service grâce aux efforts de Victoire de Taillac et Ramdane Touhami. À Saint-Germain-des-Prés d'abord, dans la très chic rue Bonaparte, puis dans le Marais, rue Saintonge.



Installée **rue Saintonge**, cette boutique hors du temps propose des produits inattendus qu'on ne trouve nulle part ailleurs : des crèmes parfumées au bois brûlé d'Hinoki, des huiles antiques, des poudres de myrte ou de pivoine, du lait virginal ou du beurre de fèves de cacao. Le tout vendu dans un conditionnement qui joue la **carte rétro** à fond, de façon toujours très réussie.

Tous ces petits trésors s'inspirent des recettes de beauté d'antan et sont fabriqués comme avant, à l'ancienne, dans un laboratoire français. Mais ce ne sont pas seulement les produits qui valent le coup, mais tout simplement l'endroit en lui-même.



Anciens meubles d'officines en noyer, comptoirs en marbre, vieux carrelage, portraits de Parisiennes encadrés aux murs... En entrant dans cette boutique, on pourrait se croire dans un roman de Balzac. Ce n'est pas un hasard, puisque le distillateur et parfumeur parisien a lui-même inspiré l'auteur pour son personnage de **César Biroteau** dans la Comédie Humaine.

Mais contrairement à la boutique de Saint-Germain-des-Prés, cette seconde boutique propose bien plus qu'un simple saut dans le temps à la découverte des officines d'antan : elle fait aussi

renaître l'un des plus emblématiques cafés parisiens du XIXe siècle, le Grand Café Tortoni... lui aussi évoqué à de nombreuses reprises par Balzac ! Créé en 1798 par le vénitien Gaëtan Baldisserd Velloni, rue Taitbout, à l'angle du bien nommé boulevard des Italiens, rebaptisé puis tombé dans l'oubli, après son rachat par Giuseppe Tortoni en 1804, fameux dans la littérature du XIXe siècle, grâce à Balzac, Stendhal, Flaubert ou Maupassant, évoqué par Proust dans « Du côté de chez Swann », ce « grand café » renaît, sous la formule d'une boutique chic avec son comptoir, au coeur du Marais tendance avec une jeune équipe enthousiaste qui mixe parfums et cafés raffinés. Coudes sur le comptoir, on peut ainsi déguster notre expresso en regardant, les yeux écarquillés, les dizaines de petits objets anciens venus parfaire ce tableau typiquement 1800. Un endroit parfait pour une visite insolite et un saut dans le temps. Giuseppe Tortoni voit le jour en 1775, dans la région napolitaine (Italie). Il arrive à Paris, à 23 ans, en 1798, suivi de son épouse et de ses enfants, pour tenter sa chance. En 1804, il achète un café-pâtisserie, fondé en 1798 par un autre napolitain, Velloni, et situé à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout. Giuseppe Tortoni ajoute au premier étage une salle de billard.

Là se retrouvent des hommes politiques, des intellectuels, des femmes du monde et des demi-mondaines. Le café Tortoni connaît une renommée mondiale au XIXe siècle : beaucoup de voyageurs s'y arrêtent et en parlent. Il est souvent cité par les romanciers.

Honoré de Balzac, qui le fréquente, le cite souvent dans les romans de la Comédie humaine. C'est l'endroit où se retrouvent ses personnages : Maxime de Trailles, le comte de la Palférine, Henri de Marsay... Dans *Splendeurs et misères des courtisanes* (1847), c'est chez Tortoni que Madame du Val-Noble (une demi-mondaine) commande les glaces pour son grand dîner. Stendhal cite la salle de billard de Tortoni dans *Le Rouge et le Noir*.

Maupassant le cite également dans *Un lâche* (Contes du jour et de la nuit, 1885). Enfin, Marcel Proust l'évoque plusieurs fois dans *À la recherche du temps perdu*. C'est là que Swann cherche Odette de Crécy et c'est cette recherche qui va le faire tomber amoureux d'Odette.



Officine universelle de Buly – 19 Rue Vieille-du-Temple

L'hôtel de Sully voit le jour au début du XVII^e siècle, sous l'impulsion de **Mesme Gallet**, contrôleur des finances dont la réalisation de cet hôtel majestueux doit être le point d'orgue de son ascension sociale.



Mais si cette personnalité est devenue un sujet de prédilection pour les satiristes, c'est parce que Mesme-Gallet, en parallèle d'être contrôleur des finances, est aussi un joueur compulsif de dés. Une "passion" qui le conduit tout droit à la ruine. Il n'a donc pas d'autre choix que de vendre son précieux hôtel, encore inachevé, dès 1627, à l'un de ses créanciers, qui le revend aussitôt au conseiller d'État Roland de Neufbourg, qui fait terminer les travaux en 1630. Il faut ensuite attendre 1634 pour que **Maximilien de Béthune, duc de Sully et conseiller d'Henri IV** alors en disgrâce, achète le bâtiment achevé et entièrement aménagé. Il fait réaliser le décor intérieur qui subsiste aujourd'hui et, même s'il n'habite que très peu l'hôtel, celui-ci acquiert et conserve alors le nom de Sully, dont la famille possède la résidence jusqu'en 1752. Du temps où il appartient à la famille Sully, l'hôtel accueille de prestigieux invités, **de Madame de Sévigné à Voltaire**. Après la Révolution, l'hôtel passe entre les mains de négociants, devenant ensuite le campus des étudiants de l'École spéciale de commerce et d'industrie, avant d'être divisé au XIX^e siècle en appartements et boutiques, à l'instar d'autres hôtels particuliers du Marais. Ce n'est finalement qu'à partir de 1967 que l'hôtel de Sully abrite la Caisse nationale des Monuments Historiques et des sites, remplacée depuis par le **Centre des Monuments Nationaux**

Le square du Marais qui regorge de trésors, Square Georges-Cain – 8 rue Payenne, 75003



Discrètement adossé au Musée Carnavalet, le square Georges Cain fait partie de ces petits espaces verts parisiens que l'on connaît peu, mais dont on tombe inexorablement amoureux en les découvrant. Et pour cause, ce calme coin de verdure du Marais abrite un impressionnant figuier de six mètres de haut, de nombreux vestiges et un agréable parterre de fleurs colorées !

Baptisé en l'honneur du peintre Georges Cain, conservateur du Musée de l'Histoire de la Ville de Paris au tournant du XXe siècle, ce petit parc circulaire d'à peine 2 000 m² voit le jour en 1923. En passant ses grilles, on découvre un véritable petit musée en plein air : il abrite en effet plusieurs vestiges, pour la plupart venant de monuments disparus lors de la Commune de Paris, comme cet imposant portique ionique rescapé du Palais des Tuileries.



bas-relief du grenier à sel



château de Saint Germain-en-Laye



rosace de l'ancien Hôtel de Ville



fronton du Palais des Tuileries



fenêtre de l'hôtel de Thou

En 1898, le percement de la rue Danton entraîne la démolition d'une partie des immeubles situés sur la place Saint-André-des-Arts, dont le n°11.

Au lendemain de la défaite française contre la Prusse, l'insurrection de la Commune fait rage. En mai 1871, assiégé par le groupe de Fédérés, le château est pris puis ouvert au public. Le 20 mai débute un feu terrible, orchestré savamment par les communards Jules-Henri-Marius Bergeret, Victor Bénot et Étienne Boudin qui cherchent alors à abattre un symbole monarchique. Trois jours durant le palais brûle et l'intérieur est entièrement détruit mais les murs demeurent.

En 1879, la Troisième République fait procéder au déblaiement des décombres et en 1882, la Chambre des Députés prend la décision de raser les ruines. Cette mesure radicale pourrait être le signal de craintes concernant un potentiel coup d'état monarchiste.

Les vestiges rachetés par l'Etat français ont été dispersés entre les différents dépôts lapidaires des années 1880, quatre sites principaux dont l'école des Beaux-Arts, le jardin des Tuileries, les jardins du Trocadéro. Aujourd'hui, il reste à Paris quelques lieux parfois incongrus où découvrir les fragments du majestueux palais incendié.

Dans la pénombre du hall sous le Carrousel du Louvre, les belles statues provenant du fronton du palais sont exposées en libre accès.

De part et d'autre de ce vestige, se dressent des caissons de plafonds de l'ancien Hôtel de Ville, ainsi que des fenêtres de l'hôtel de Thou, bâtisse détruite en 1898 et autrefois située rue Danton. Cet ensemble est complété par plusieurs autres pièces disposées le long de l'orangerie, dont un magnifique bas-relief représentant un Soleil. Régulièrement recouvert de lierre grimpant, il provient de l'ancien grenier à sel de la rue Saint-Germain l'Auxerrois. Au centre du parterre de fleurs, une statue représentant une femme nue et réalisée par le sculpteur Aristide Maillol vient parfaire le tout.



L'impasse des Arbalétriers

À cause de la grave maladie mentale du roi Charles VI, le royaume de France est dirigé par sa femme – la reine Isabeau de Bavière – et un Conseil de régence depuis 1393. Y siègent le frère

du roi, Louis 1er d'Orléans, ainsi que son oncle Philippe le Hardi, puis son cousin Jean sans Peur. Mais très vite, la situation s'envenime car chacun veut contrôler le Conseil de régence... En plus, alors que la Guerre de Cent Ans opposant Français et Anglais se calme enfin, Jean Sans Peur souhaite signer une trêve avec l'Angleterre, tandis que Louis 1er d'Orléans veut poursuivre le combat ! Finalement, ce dernier parvient à écarter son cousin du Conseil, qui ne va pas tarder à se venger...



La Tour Jean Sans Peur à Paris, édiflée au début du XVe siècle

Un assassinat entre cousins

C'en est trop pour Jean sans Peur qui décide de se débarrasser définitivement de Louis 1er d'Orléans. Alors, dans la nuit noire du 23 au 24 novembre 1407, lorsque celui-ci quitte l'hôtel Barbette pour se rendre à l'hôtel Saint Pol, il est assailli par une quinzaine de spadassins masqués qui ne vont lui laisser aucune chance dans cette sombre impasse des Arbalétriers... Les partisans de Louis d'Orléans se rallient alors autour de son fils, Charles 1er d'Orléans (les Armagnacs), tandis que Jean sans Peur réussit à rentrer en grâce auprès de la reine, qui a besoin d'une forte personnalité pour protéger le royaume, et se ligue avec les Bourguignons. Les Armagnacs entrent alors dans la capitale en août 1413, et contraignent Jean Sans Peur à prendre la fuite. Mais il ne s'avoue pas vaincu pour autant ! Il envahit Paris à son tour avec les troupes bourguignonnes qui massacrent un grand nombre d'Armagnacs. Le 10 septembre 1419, il est à son tour assassiné par un Armagnac...



Assassinat du duc Louis d'Orléans, enluminure de l'Abrégé de la Chronique d'Enguerrand de Monstrelet

Il faudra finalement attendre la mort du roi Charles VI, le 21 octobre 1422, pour que son fils Charles de France rejette les prétentions du roi d'Angleterre et s'empare de la couronne de France. Il entreprend alors de reconquérir son royaume avec l'aide de Jeanne d'Arc, réussit à séparer les Bourguignons des Anglais en signant avec Philippe III de Bourgogne le traité d'Arras. La guerre civile française cesse enfin, même si la Guerre de Cent Ans n'est pas encore parvenue à son terme....





Plan de l'enclos du Temple au croisement des rues Gabriel-Vicaire et du Petit-Thouars

Une fin tragique

Cette véritable ville dans la ville était composée d'une tour (où était conservé le trésor royal confié par le roi de France !), d'un couvent, d'une église, d'un cimetière et de terrains agricoles. Au XIII^e siècle, plusieurs milliers de personnes vivaient sur l'immense domaine du Temple. Mais l'ordre est démantelé en 1312, tous les Templiers sont arrêtés, emprisonnés, voire exécutés, et les édifices sont peu à peu démolis... Aujourd'hui, leur souvenir réside donc uniquement dans le nom qu'ils ont laissé au quartier ainsi qu'à plusieurs lieux et rues qui s'y trouvent. Au matin du vendredi 13 octobre 1307, tous les Templiers de France, soit plusieurs milliers au total, sont arrêtés sur ordre du roi Philippe IV le Bel.

Le plus vieux graffiti de Paris, 11 place des Vosges

En arpentant les rues de Paris, il est possible de découvrir des trésors insoupçonnés, témoins silencieux de l'histoire tumultueuse de la ville. Parmi ces trésors se trouve le plus vieux graffiti de Paris, une œuvre étonnante qui remonte à plusieurs siècles, et qui se cache sur l'une des plus belles places de Paris !

Situé au cœur du quartier du Marais, ce graffiti est niché dans un petit coin de la place des Vosges, sur l'arcade extérieure d'un pilier entre le 11 et 13 de la place des Vosges.



“1764 NICOLAS”. Ce graffiti, gravé dans la pierre, est un vestige rare qui remonte à plusieurs siècles et dont la datation semble évidente ! Mais qu'en est-il de son auteur ? Selon certains, il serait l'oeuvre de l'écrivain Nicolas-Edme Restif de la Bretonne.

Né en 1734 dans un petit village de l'Yonne, Restif de la Bretonne était issu d'une famille modeste. Dès son jeune âge, il se lance dans un apprentissage auprès d'un imprimeur à Auxerre, avant de s'installer à Paris en 1759, à l'âge de 25 ans. Il étudie la typographie à l'Imprimerie Royale du Louvre, mais ce sont ses activités annexes qui le passionnent véritablement : la rédaction d'histoires érotiques, inspirées de ses propres expériences, et la gravure de ses pensées sur les murs de la ville.

Surnommé “le Griffon“, il se transforme en graffeur nocturne, utilisant des clés et des fers pour laisser sa marque dans les rues de Paris. Dans son journal intime des années 1780, intitulé “Mes inscriptions“, Restif de la Bretonne évoque les centaines de graffitis qu'il a gravés sur les murs de l'Île Saint-Louis, notamment ceux à la gloire de Sara, la fille de sa logeuse, qu'il aime. Bien qu'il ait laissé sa marque dans toute la ville, la seule inscription qui nous soit parvenue de ce graffeur du passé est celle de la place des Vosges.

Retrouvé dans les Archives de la Bastille, son journal intime expose les raisons qui ont poussé cet homme de lettres à marquer ainsi les murs de Paris : “Je la fis dans cette idée : verrai-je cette marque l'année prochaine ? Il me semble que, si je la revoyais, j'éprouverais un sentiment de plaisir, et le plaisir est si rare, vers l'automne de la vie, qu'il est bien permis d'en rechercher les occasions.” Une philosophie que les street-artistes du monde entier embrassent toujours !

Un vestige du passé

Bien que Restif de la Bretonne ne puisse plus contempler son inscription sur la place des Vosges, des centaines de Parisiens passent devant chaque jour... et certains lui prêtent même attention !

Pour les amateurs d'histoire et d'art, la découverte de ce graffiti représente une expérience unique et envoûtante. Se tenir face à cette œuvre centenaire, c'est voyager dans le temps et entrer en communion avec les générations qui nous ont précédés. Une visite de ce lieu chargé d'histoire est donc un véritable voyage dans le passé, une immersion dans l'âme secrète de Paris.

Rue de la Perle



Marie-Julienne-Élisa Grimalh, connue sous le nom d'**Élisa Lemonnier (1805 - 1865)** est une éducatrice française qui a fondé la première école professionnelle pour les femmes.



Élisa Grimaihl est très jeune orpheline de père. Elle est élevée par sa mère et sa grand-mère. C'est dans les salons de François Ferlus, directeur du collège de Sorèze, qu'elle rencontre Charles Lemonnier, professeur de philosophie et adepte des idées saint-simoniennes. Elle l'épouse en 1831.

Les troubles qui agitent Paris pendant la Révolution de 1848 montrent la misère et le dénuement des femmes. Élisabeth Lemonnier organise un ouvroir, espace de travail essentiellement consacré aux travaux de couture, pour procurer quelques ressources aux femmes démunies.

Consternée par la maladresse de ces ouvrières, elle conçoit alors le projet de donner un véritable enseignement professionnel aux jeunes filles afin de leur permettre de gagner leur vie.

En 1856 est créée la Société de protection maternelle qui devient en mai 1862 la Société pour l'enseignement professionnel des femmes.

Élisabeth Lemonnier loue un atelier et ouvre le 1er octobre 1862 rue de la Perle à Paris la **première école professionnelle pour jeunes filles**. Cette école rencontre un rapide succès : elle compte 80 élèves dès la seconde année.

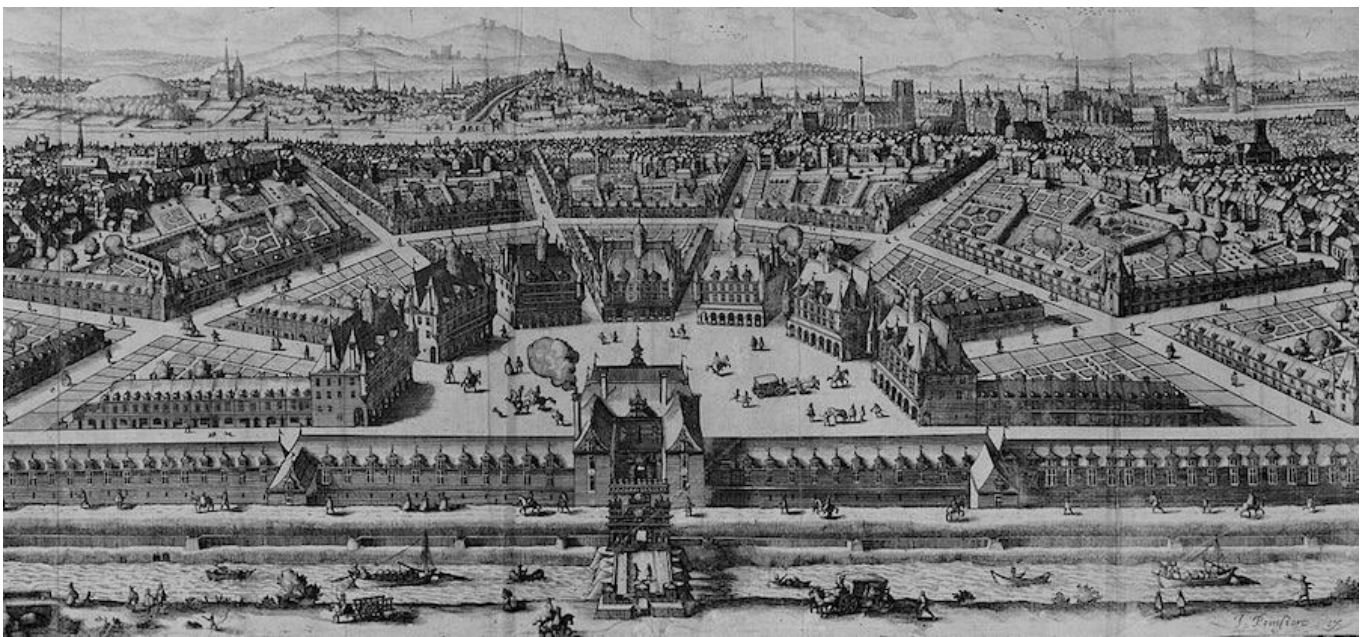
Puis deux autres écoles s'ouvrent : une rue Volta et une rue de Rochechouart (la future école Duperré qui forme aujourd'hui de jeunes créateurs dans les secteurs de la mode, de la création textile, de la céramique, du design d'environnement et du design graphique).

Ce sont environ 500 jeunes filles qui suivront l'enseignement des écoles Lemonnier.

Pédagogue éclairée, Elisa LEMONNIER a mis en place un enseignement moderne — alliant culture générale, pratiques artistiques, techniques et professionnelles — seul à même d'ouvrir aux jeunes filles un avenir et des emplois pérennes dont elles étaient exclues jusqu'alors.

Rue Debelleye

La Place de France, une place royale qui n'a jamais vu le jour



Grand bâtisseur, Henri IV eut de nombreux projets pour Paris, dont les plus beaux exemples sont les deux premières places royales de la capitale, la place des Vosges et la place Dauphine. Une troisième place royale, la place de France, ne fut quant à elle jamais achevée. Sa mémoire est néanmoins conservée dans le tracé des rues autour de la rue Debelleye, dans le 3^e arrondissement.

Après le succès de la place des Vosges et de la place Dauphine, Henri IV entreprit en 1608 la construction d'une nouvelle place à la gloire des provinces françaises. Des jardins maraichers situés en bordure de l'enceinte Charles V furent achetés pour l'édifier. La fonction de cette place était double : créer un nouveau quartier dans une zone traditionnellement agricole au nord de la place des Vosges, et créer par la même occasion une nouvelle porte d'entrée monumentale sur Paris.

La place devait former un éventail où chaque pavillon était séparé par une rue portant le nom d'une province française. À l'arrière, une seconde voie concentrique devait recouper ces rues pour renforcer l'aspect circulaire de l'ensemble.

En 1610, l'assassinat d'Henri IV interrompit les travaux. La place et la porte d'entrée furent abandonnés, mais les premières rues qui avaient été percées continuèrent à attirer les investisseurs, intéressés par l'idée de créer un nouveau quartier dans cette zone jusque là inhabitée. De nouveaux lotissements apparurent ainsi tout au long du 17^e siècle.

La place de France n'a quant à elle pas totalement disparu, puisque son dessin se devine encore dans le tracé en demi-cercle de la **rue Debelleyne** (percée en partie à cette date), et des **rues transversales de Bretagne, de Normandie, ou encore de Poitou.**